



## Autopsie littéraire au féminin de la violence conjugale dans le roman algérien contemporain

### Literary Autopsy of Domestic Violence in Contemporary Algerian Women's Novels.

Soumia AOUNALLAH <sup>1</sup>

Université Ibn Khaldoun | Algérie  
Soumia.aounallah@yahoo.fr

Aicha SEHARI

Université Ibn Khaldoun de Tiaret | Algérie  
aicha.sehari@univ-tiaret.dz

**Résumé :** *Le présent article se penche sur l'inscription de la thématique de la violence conjugale dans le roman féminin algérien contemporain. A travers l'étude d'un corpus formé de trois romans : Sonia ou le calvaire au féminin de Yasmina Gharbi Mechakra (2017), Nulle Autre voix de Maïssa Bey (2018) et Orages de HdiaBensahli (2019), l'analyse proposée tente d'explorer les nouvelles configurations de ce sujet à travers l'exploration des modalités poétiques et expressives mises en œuvre pour sa textualisation.*

**Mots-clés :** *roman algérien féminin, violence conjugale, écriture fictionnelle, couple, conflit marital.*

**Abstract :** *This article investigates the portrayal of domestic violence in contemporary Algerian women's novels. Through the examination of a corpus comprising three novels: "Sonia ou le calvaire au féminin" by Yasmina Gharbi Mechakra (2017), "Nulle Autre voix" by Maïssa Bey (2018), and "Orages" by HdiaBensahli (2019), the proposed analysis seeks to explore new configurations of this theme by examining the poetic and expressive modalities employed for its textualization.*

**Keywords :** *Algerian women's novel, domestic violence, fictional writing, couple, marital conflict*



La littérature algérienne a été de tout temps une caisse de résonance où retentissent les vibrations du vécu de l'Algérien. Un vécu marqué particulièrement par de nombreux épisodes de violence allant de la nuit coloniale en passant par la décennie noire jusqu' à la période contemporaine. Dans son histoire tourmentée, l'Algérien a expérimenté différents types de violence mais une forme particulière persiste dans ce douloureux concert et dépasse le cadre des époques pour devenir un fait attesté et sans cesse renouvelé d'une génération à l'autre. Cette violence moins tonitruante car moins affichée dans l'espace publique et plus confinée dans les enceintes des maisons est la

<sup>1</sup> Auteur correspondant : SOUMIA AOUNALLAH | Soumia.aounallah@yahoo.fr

violence conjugale. Phénomène répandu et connu depuis très longtemps dans la société, il demeure néanmoins un fait tu et refoulé dans la conscience collective.

Nous nous intéressons dans le présent article à l'inscription de cette violence dans l'univers fictionnel de trois plumes féminines à travers trois romans contemporains : *Sonia le calvaire au féminin* de Yasmina Gharbi-Mechakra (2017), *Nulle Autre voix* de Maïssa Bey (2018) et *Orages* de Hedia Bensahli (2019). Le choix d'un corpus récent répond à une volonté d'approcher le fait dans ses nouvelles configurations et de voir ce que révèle l'autopsie littéraire de ce mal dissimulé, contre lequel s'insurgent nos trois écrivaines. L'analyse que nous proposons tente d'étudier comment se fait la textualisation de la violence dans le roman contemporain écrit par des femmes ? Et de voir quelles modalités expressives et poétiques sont utilisées pour l'exprimer et en témoigner. Pour le faire nous adopterons une approche descriptive analytique avec un regard sociocritique emprunté à la réflexion duchétienne. Avant le traitement de cette problématique, il semble judicieux de proposer d'abord un bref aperçu sur l'inscription du thème du couple dans la littérature féminine.

## 1. Le couple et sa représentation dans la littérature féminine algérienne

Le couple et ses différentes représentations est l'une des thématiques centrales qu'on rencontre souvent dans la littérature produite par les écrivaines algériennes. Qu'il soit le couple légitimé, aux yeux des dogmes sociétaux, par les liens matrimoniaux, ou le couple transgressif formés par des amants vivant leur idylle contre les prescriptions d'usage, l'union homme/femme est toujours au centre de ces fictions qui tentent de jeter la lumière sur la dynamique relationnelle marquant cette rencontre. Les rapports reliant ces deux partenaires sont souvent explorés de manière à mettre en exergue les tensions les confrontant aux pressions sociales ou les conflits internes les opposants l'un à l'autre :

Le couple apparaît ainsi comme un lieu où se cristallisent les dissensions relatives aux aspirations et attentes souvent déçues des conjoints ou leur lutte contre la tutelle familiale et communautaire, conduisant la plupart du temps à son échec [...]Ce couple naît difficilement, compte tenu de l'environnement social et familial, et parfois il meurt rapidement : divorce, donc échec. (Déjeux, 1994 :132)

La littérature féminine n'omet pas de jeter la lumière sur ce fonctionnement conflictuel du couple en proposant de l'aborder à travers l'angle de vue des femmes. Ainsi chez nos premières romancières Djamila Debèche et Taous Amrouche, on découvre la déception et l'amertume des protagonistes Leïla, Aziza et Aména après le fiasco de leur projet amoureux :

La romancière Taos Amrouche a dévoilé la détresse d'Aména dans L'Amant imaginaire. L'amour conjugal s'est refroidi et elle est en quête de tendresse près d'un amant. Le mari lui-même s'éprend d'Irène. Bref, on court vers l'échec. Chacun s'est repris. Chez Djamila Debèche, pareillement, les aventures matrimoniales de Leïla et d'Aziza aboutissent à des échecs. Elles avaient cru que l'époux leur accorderait quelque tendresse et attention, mais dans les deux cas, il était occupé ailleurs... (Déjeux, 1994 : 132)

De même pour Assia Djebar qui dépeint « [...] des couples en crise relationnelle et identitaire »(Ouali, 2023), la femme apparaît comme un être échouant constamment à se réaliser au sein de cette union car la perception et les attentes de cette liaison ne sont pas les mêmes chez les deux partenaires, provoquant ainsi des tensions et des oppositions que

Djebar qualifie de guerre « [...] la guerre qui finit entre les peuples renait entre les couples » (Djebar, 1967 : 423). « Il n'y a plus alors de don ni d'échange, mais la lutte des sexes qui continue à travers le couple ». (Bonn, 1985 : 261)

Même si des couples épanouis en amour existent<sup>2</sup>, beaucoup de romancières succédant à Djebar, comme Leila Marouane, Malika Mokeddem et Maïssa bey continueront à explorer la complexité des relations amoureuses au sein de « couples en dérive [...] l'aventure du couple dans ces romans et dans d'autres paraît acculée à l'échec. » (Déjeux, 1994)

Dans *Ravisieur* et *Le châtement des hypocrites* par exemple, Merouane met en avant des rapports tumultueux qui font chavirer le mariage des protagonistes. Dans *Les hommes qui marchent* et *Mes Hommes*, Mokeddem décrit des couples traditionnels où le pôle féminin est complètement écrasé par la puissance masculine. Dans *Des rêves et des assassins*, elle dresse le portrait d'un mari pervers, obsédé sexuel qui n'a aucune considération pour ses partenaires qu'il manipule grossièrement comme de la simple chair. Bey livre dans *Cette fille-là*, à travers les confidences de Yamina et M'barka entre autres, le récit de la mésaventure conjugale de laquelle la femme sort généralement naufragée et anéantie. La littérature féminine se présente ainsi comme un terreau fertile pour comprendre et explorer les différentes façons dont les femmes perçoivent, expérimentent et représentent le couple. Nous nous penchons dans ce qui suit sur un aspect particulier de cette vie à deux qui concerne la violence conjugale. Cette dernière est la thématique commune orchestrant les univers fictionnels dans les trois romans que nous avons choisi d'analyser.

## 2. Société de référence et société du texte

Dans la théorie duchétienne, tout texte littéraire dépend immanquablement d'une réalité socio-historique externe dont il porte les traces. L'absorption de cette réalité qui se fait via une structuration linguistique, sémiotique et esthétique au sein du texte, assure à ce dernier sa socialité, c'est-à-dire sa place au monde « C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle la *socialité* » (Duchet, 1979 : 4.). Dans cette optique, l'œuvre littéraire ne s'appréhende pas comme un médium de représentations de faits sociaux mais comme un lieu où s'exercent des tensions créatrices avec « un déjà-là » pour aboutir à une production où la socialité apparaît dans la matérialité même du langage. La lecture sociocritique vise par conséquent à découvrir « ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société et produit en lui-même ses conditions de lisibilité sociale. » (Duchet, 1973 : 449). Ainsi, le rapport au fait social et surtout les modalités de son absorption et de son inscription dans le texte, assurent à ce dernier sa singularité. Ce constat est attesté avec nos trois romans qui convergent certes, vers un même topo narratif ; la violence conjugale, mais l'aborde chacun, selon une socialité différente.

Si nous empruntons à Duchet les notions de « société de référence » et « société du texte » qui désigne pour l'une, le hors texte référant « à une réalité sociohistorique antérieure et

---

<sup>2</sup> Déjeux précise : « il ne faudrait pas pour autant oublier ou méconnaître les couples qui vivent un amour heureux » et cite à titre d'exemple le roman de Farida Sellal : *Farès*.

extérieure » (Duchet, 1973 : 449) et pour l'autre, les éléments renvoyant dans le texte à cette réalité, nous constatons que chacun de nos trois romans opère une distanciation différente avec le référent social. *Sonia le calvaire au féminin* choisit par exemple, de se positionner à proximité du fait social ; une proximité attestée par la forme du témoignage qu'il prend. Il est en effet, inspiré de faits véridiques racontés par des femmes victimes de violence, au sein de l'association Rachda, comme l'affirme l'écrivaine dans son avant-propos « Ce n'est que la transposition d'histoires vécues pour tenter de faire toucher du doigt à tous les négateurs, la réalité de la violence faite aux femmes et aux filles. » (Gharbi-Mechakra, 2017 : 08). La romancière adopte ainsi la posture du rapporteur qui expose au lecteur une réalité recueillie et l'invite à y réfléchir. Quant au deuxième roman *Orages*, la romancière opte pour un brouillage de pistes entre fiction et réalité. Les frontières entre ce qui relève du récit personnel et ce qui relève du récit collectif ne sont pas délimitées, ce qui fait que l'écriture prend tantôt les allures d'une narration autobiographique, tantôt la forme d'une restitution de la mémoire collective, en rapport avec une époque très tourmentée marquée par la décennie noire. La violence est traitée donc dans ce roman selon une double optique ; la confinant tantôt dans l'histoire personnelle, et l'élargissant tantôt à l'histoire collective. À la différence des deux premiers romans, notre troisième texte *Nulle autre voix*, s'inscrit délibérément dans le registre de l'imaginaire parce qu'il part d'une histoire inventée de toutes pièces, d'une femme victime de violence conjugale qui finit par tuer son mari et purger une peine d'emprisonnement de quinze ans. Cette distanciation donne à la romancière plus de liberté à sonder la profondeur psychologique du personnage, pour proposer une analyse plus lucide de la violence loin de la partialité autobiographique et de la retenue du rapporteur.

Ces trois types d'ancrage dans le référent social demeurent néanmoins, liés les uns aux autres par une organisation sociogrammatique convergeant vers un point commun qui est la violence conjugale. Nous nous servons dans la partie suivante du concept de sociogramme parce qu'il a la particularité de souligner les tensions conflictuelles animant l'écriture dans son rapport au monde.

### 3. Configuration sociogrammatique et violence conjugale

Pour Duchet, « Le texte littéraire est composé pour une part de ces discours qu'il enregistre, réfracte, retravaille, déplace, modifie, altère, en en faisant une matière qui lui est propre et en donnant des réponses qui lui sont propres. » (1995 : 34). Autrement dit, le texte littéraire agit sur une multitude de discours sociaux avec lesquels il entre en interaction et auxquels il oppose son propre discours. Cette interaction discursive et ce qui en résulte comme rencontre entre le monde et le texte, s'analyse dans la théorie sociocritique via le sociogramme. Ce dernier est défini par Duchet comme « ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, aléatoires, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel » (1995 : 34). Selon cette conception, le

sociogramme doit obligatoirement se construire autour d'un point nodal marqué par une représentativité conflictuelle.

Ce point nodal avec ses fluctuations se rattache dans notre corpus au mot couple qui alimente une série de discours antagoniques opposant ses connotations connues dans le référent social au sens que lui donnent nos textes. Dans l'imaginaire social maghrébin, le couple est souvent rattaché aux idées de mariage et de procréation et rarement pensé en dehors du cadre de la famille. Cette dernière baigne toujours dans un champ sémantique marqué par la positivité. Elle est l'espace d'épanouissement légitime de l'amour, le cocon idéal pour élever des enfants, un ciment social pour les nouvelles relations interfamiliales qui naissent grâce au mariage, etc. Ce champ de représentations sociales se trouve chamboulé dans nos romans. Les univers fictionnels que développent ces derniers sont marqués par une altération de l'image idéalisée de la famille. Celle-ci est représentée négativement comme un lieu de haute tension entre les couples, un espace d'affrontement où les disputes et les discordes entre conjoint débouchent sur de graves dérapages. Nos écrivaines décrivent des couples aux relations conflictuelles et toxiques conduisant à des violences perpétrées contre les épouses. Ces dernières, désireuses de reprendre le contrôle de leur vie, de sortir de l'oppression et d'acquérir le statut d'un être socialement reconnu dans ses droits et devoirs, se heurtent à la tyrannie des maris qui font usage de leur force pour leur imposer silence et effacement. Nous observons dans ce qui suit les différences marquant les postures auctoriales et les spécificités scripturales de chaque texte.

*Sonia le calvaire au féminin* de Yasmina Mechakra (cousine de l'illustre Yamina Mechakra) est parmi les rares romans algériens qui soient consacrés dans leur intégralité au phénomène de la violence conjugale. Celle-ci domine la scène textuelle de la première phrase jusqu'au point final, et les 320 pages du livre se transforment en une nouvelle « grotte » où résonne tapageusement la voix meurtrie de la jeune Sonia luttant contre les coups de son mari. Tous l'univers textuel est mobilisé de manière à dire cette violence qui prend particulièrement la forme d'agression physique. Les gestes de furie abondent, les châtiments corporels se multiplient et les coups s'intensifient pour aller progressivement de la première gifle inaugurant la vie du couple à la scène finale où le protagoniste est massacré au point de frôler la mort. La première gifle est un signal d'alarme dont la jeune fille ne peut saisir la gravité qu'ultérieurement :

J'avais découvert cette violence dès les premiers jours. À ce moment-là, je pensais que son geste avait une raison valable, parce que le comportement inamical que j'affichais, la fugue le jour du bac, le refus du mariage, l'expliquaient à défaut de le justifier [...] il avait promis que plus jamais, il ne lèverait la main sur moi. Je ne me rendais pas compte alors que m'ayant battue une fois, une seule fois, cela lui ouvrait un chemin infini dont je ne sortirais pas indemne. (Gharbi-Mechakra, 2017 : 31)

La violence au sein de ce couple commence bien avant cette gifle et avant même leur union sous un même toit car en dépit de sa connaissance du refus de Sonia pour l'idée du mariage, Mourad continue de s'investir dans ce projet jusqu'à son accomplissement et se trouve ainsi avec une épouse non consentante qui ne rêve que de la séparation. Le mariage forcé de

Sonia sera une longue kyrielle où se succèdent les mauvais traitements. Quand elle échappe pour quelques jours aux griffes de son bourreau de mari, parti travailler au sud, c'est sa belle-mère qui prend le relais de la maltraitance. En dépit de toutes les conditions d'assujettissement auxquelles est soumise Sonia, celle-ci refuse de fléchir et continue de manifester son mécontentement et sa volonté de partir.

Mais chaque résistance est interprétée comme une désobéissance, et est réprimée par une escalade de violence

Nuit blanche et pénible. Tout mon corps me faisait mal. Aucune partie n'en avait été épargnée par les coups. Je tentais d'essuyer le sang qui coulait de mes narines mais mes bras ne me permettaient pas de porter les mains à la figure tant ils me faisaient mal. Ils avaient accusé les coups parce que je m'en servais pour protéger mon visage. Le sang se coagulait et engluait mes doigts. Je tamponnais difficilement ma lèvre fendue avec la manche de ma chemise de nuit. Je souffrais. Le cuir chevelu me brûlait tant il avait tiré fort sur mes cheveux pour me forcer à me lever [...] Il m'avait empêchée de crier pour ne pas réveiller sa famille, pour qu'elle ne me porte pas secours, qu'elle ne se mêle pas du problème et qu'il n'ait pas à s'expliquer. (Gharbi-Mechakra, 2017 : 11-12)

La goutte d'eau de plus arrive quand Mourad décide de contraindre Sonia à revenir vivre avec Zakia : sa méchante marâtre, après le décès de son père. Pour exprimer son refus Sonia coupe court à la discussion et s'élance, sans réfléchir, pour fuir dehors. Mourad la rattrape et déverse sur elle sa rage démentielle la laissant pour morte.

Il défit sa ceinture et sans un mot, il entreprit méthodiquement de me cingler de coups comme s'il en pleuvait [...] la lanière de cuir sifflait et tomber indistinctement sur le dos, les jambes, les épaules avec une rage décuplée parce que je ne répondais pas. Je hurlais « Arrête, arrête » sans succès. La ceinture me lacérait les bras que je plaçais devant mon visage pour le protéger « Je vais t'apprendre à me défier, dit-il, à me ridiculiser »

Je me tordais dans tous les sens pour atténuer les effets des coups mais moins je bronchais plus il me frappait fort. Il voulait à coup sûr me tuer [...] la ceinture s'abattit, m'atteignant en pleine figure et je hurlais car j'ai eu la sensation qu'il m'avait crevé un œil. Ma bouche s'emplit du sang de ma lèvre fendue. (Gharbi-Mechakra, 2017 : 316)

Après une longue période de récupération, Sonia découvre son infirmité et sa défiguration. Elle se rend compte de sa défaite « Il a tout fait pour me défigurer, pour abimer mon corps à défaut de me tuer. » (Gharbi-Mechakra, 2017 : 319). Sonia a payé enfin cher pour une liberté qu'elle n'aura jamais « J'ai en effet commis la plus grosse faute qu'une femme puisse oser : j'ai tenté de changer mon destin ». (Gharbi-Mechakra, 2017 : 320)

Le roman se présente comme une longue prise de parole où le « je » féminin expose, dans un déferlement expressif, le récit des peines et châtements subits au nom du mariage. La voix de la femme fuse pour dénoncer l'abus du pouvoir du mari, son intransigeance, sa tyrannie et son dogmatisme qui le transforment en tortionnaire. Le choix d'une focalisation interne et d'un lexique à fort dosage de brutalité a pour effet de catapulter le lecteur dans l'univers de la victime pour mieux le rapprocher de sa souffrance et le faire adhérer à sa cause.

L'épanchement discursif de la protagoniste et le recensement des actes de violence subis ainsi que la description détaillée des coups fournis, donne au roman l'aspect d'une monographie de violences conjugales où on peut trouver tous les dépassements possibles et

impossibles au sein du couple. Ce pullulement descriptif des actes de malveillance nous donne l'impression que la romancière a tenté de mettre des récits dans le récit c'est-à-dire qu'elle a essayé d'inclure dans l'histoire de Sonia les histoires de ses consœurs victimes comme elle de violence conjugale. Faute de pouvoir consacrer un roman à chacune d'entre elles, elle convoque ce qu'elle sait de leur calvaire (par les témoignages recueillis dans l'association où elle était membre) dans ce roman qu'elle leur dédie « Ce livre est un hommage à toutes les femmes qui ont fréquenté le centre d'écoute Nedjma. Celles qui sont venues « vider leur sac » parce qu'elles n'en pouvaient plus.

Celles dont la patience a atteint les limites». (Gharbi-Mechakra, 2017 : 7). L'écriture dans ce roman est marquée par la limpidité du style et la fluidité de l'expression qui conviennent parfaitement au registre de la confidence. Ce choix esthétique s'explique par la volonté de l'auteur de ne pas trop s'éloigner de la circonspection que requiert la transmission de témoignage dont elle veut être la porteuse : « J'ai écrit ce roman sans grandiloquence, juste pour mettre en évidence la réalité de la violence faite aux femmes. Ce n'est que la transposition d'histoires vécues pour tenter de faire toucher du doigt à tous les négateurs, la réalité de la violence faite aux femmes et aux filles ». (Gharbi-Mechakra, 2017 : 8)

Le deuxième roman : *Orages* de Hedia Bensahli s'attaque, sur un ton véhément à tous les mauvais-traitements et les affronts que peut subir la femme dans son statut d'épouse mais se démarque des deux autres par l'intérêt qu'il porte à la violence verbale et psychologique. Ces deux formes (qui se confondent souvent) sont très bien développées dans le texte de manière à démontrer la gravité des dégâts qu'elles causent.

Dans la violence verbale le moyen d'agression est de nature linguistique. Ce sont les mots qui sont mobilisés selon leur potentiel d'animosité pour attaquer et porter atteinte à celui qui les reçoit. Dans notre texte la cible de ces projectiles humiliants et avilissants est la femme. L'abondance de ces répliques virulentes au quotidien font que les femmes se replient souvent dans le silence pour ne pas en entendre, et malheur à celle qui ose délier la langue comme cette épouse qui fait la remarque à son ivrogne de mari qui riposte dans la rue, l'insulte et la menace : « -Yenaal dine yemma ! Rentre et ferme rab la fenêtre sinon je viens n'degdeg djeddek ou n'siyel demmek goudam el ghachi ». (Bensahli, 2019 : 74)

Si la violence ponctue le texte de manière parcellaire au début, elle devient la ligne directrice de sa dernière partie où la romancière raconte sur presque cent pages, le harcèlement moral que vit la protagoniste principale, pendant plus de deux ans. Croyant échappée à toutes les violences pourchassant la femme en Algérie, l'héroïne qu'on découvre enfant dans les premières pages du roman, devient une femme accomplie sous un autre ciel à Paris. Cultivée et intelligente, cette femme mène une vie tranquille réglée selon ses souhaits et ses envies mais tout bascule quand elle se marie à Rami. Epoux pervers narcissique qui transforme son quotidien en un enfer. Il commence d'abord par vulnérabiliser sa victime en l'isolant et la coupant progressivement de toutes ses relations pour commencer tranquillement son concert de maltraitance où la nuisance est surtout d'ordre moral. Ce type de comportement est qualifié de violence psychologique et défini comme un acte qui « consiste à dévaloriser l'autre comme personne, à l'humilier par des critiques et des railleries, à utiliser des comportements primitifs ». (Gaudreau, 1994 : 14)

L'atteinte dans le cas de violence psychologique n'est certes pas visible et directe mais elle est profonde et aliénante comme dans ce roman où l'époux multiplie ses agressions sadiques : réflexions désobligeantes, comportement provocateur, propos humiliants, attitudes rabaisantes, insultes, etc. pour conduire sa femme au bord du précipice : « Moi, je suis une erreur de la vie, 'pseudo intellectuelle', ignare, inculte, incompétente, batée par ses certitudes et qui cherche à se prévaloir. Mais lui n'est pas dupe, il a tout compris, il a découvert que je n'étais qu'un 'tas de merde !' » (Bensahli, 2019 : 219)

Les ravages causés par l'antipathie et les gestes hostiles du mari sont énormes. L'état psychique de la femme se détériore à grande vitesse et celle-ci sombre dans le désarroi. L'angoisse, la perte de l'estime de soi, la tristesse, l'abattement se conjuguent pour former un mal-être invivable.

Depuis des mois, j'ai le sentiment d'être sortie petit à petit de mon enveloppe charnelle, je suis une poche qui se vide lentement de son essence pour se remplir d'une substance, poisseuse, répugnante, obscène. L'être se dissout et se dissipe au profit de cet espace corporel sur lequel je n'ai plus de pouvoir. Tout m'échappe, tout se dérobe... je ne commande plus rien. Il me mange. Je vois dans ce corps le reflet du spectre, un gnome difforme et me surprends à penser : 'qui est ce tas de merde ?' il a tout à fait raison... c'est normal qu'il ne me regarde plus...' la bête immonde a détruit l'être pour laisser ensuite le loisir de savourer l'anéantissement du paraître. (Bensahli, 2019 : 237)

Je suis moi-même tellement focalisée sur mon mal-être que je suis hors de tout. Comme si j'étais morte ! J'ai mal... atrocement mal...la douleur est diffuse et ronge mon intérieur [...] je deviens vulnérable, fragile et surtout seule. Je m'enferme désespérément, de plus en plus dans le silence. Je perds la raison... (Bensahli, 2019 : 220)

Cet état lamentable conduit la femme jusqu'à la tentative de suicide mais heureusement pour elle, la force féminine finit par se réveiller l'obligeant à adopter une attitude positive et intelligente. Elle entreprend des recherches et se fait aider par un psychiatre qui la fait sortir des griefs de son psychopathe de mari. Curieusement après la délivrance et l'obtention de son sésame de vie « le divorce », le personnage se réveille pour découvrir qu'il se trouve à une date indiquant le lendemain de la première rencontre avec Rami et que l'état de l'appartement indique qu'il n'y a jamais vécu. Ce fait textuel met entre parenthèse toute l'histoire du mariage et annihile une partie conséquente du roman qui représente presque le tiers de sa taille. Un choix pareil ne peut être dénué de sens et il nous pousse à s'interroger sur sa portée : exprime-t-il la rémission que procure la thérapie des mots réduisant le trauma et facilitant sa résorption ? Ou exprime-t-il au contraire le triomphe du mal et la déchéance de l'être dans les abysses de la démence ?

En créant cette échancre dans le tissu romanesque, l'écrivaine déstabilise la perception du lecteur et le met dans la même posture que celle de l'être en souffrance psychique. Ce dernier est prisonnier d'une spirale où s'entremêlent les sens et se trouve incapable de démêler le vrai du faux. Si dans nos deux premiers romans la violence est clairement affichée comme thématique centrale du texte, elle se retranche dans *Nulle autre voix* en arrière-plan, tout en gardant son poids et son importance car elle est l'élément qui orchestre toute la trame narrative et donne à l'histoire sa raison d'être. La violence conjugale dans ce troisième roman est génitrice d'un crime que commet la femme pour riposter à la maltraitance du mari. Excédée par ses différentes agressions, elle finit par lui planter un

couteau dans la gorge. Le lecteur découvre l'histoire d'une ex-détenue sortant de prison, après avoir purgé une peine de quinze ans pour avoir assassiné son mari. Les motivations d'un tel acte vont s'éclaircir progressivement au fil des confidences à travers « les schémas de causalité récurrents » qui caractérisent selon Raphael Guidée la narration de violences féminines :

La violence des femmes parce qu'elle est perçue comme contraire à leur nature semble beaucoup plus que sa contrepartie masculine, réclamer une explication. C'est la raison pour laquelle la narration de cette violence obéit, en littérature comme ailleurs à des schémas de causalité récurrents tentant d'expliquer, comment une femme peut, contre toute attente, en venir à l'exercice de la violence. DE ce point de vue, le récit littéraire retrouve ainsi le schéma explicatif du discours commun sur la violence des femmes. (Guidée, 2012 : 390)

Cette violence censée être réparatrice ne va en réalité qu'enfoncer plus le personnage et le plonger dans la fosse de la négation. Même après avoir payé pour son geste, la femme restera la coupable. Elle perd son identité sociale et personnelle et tout vœu d'une réinsertion dans une vie normale devient impensable. A travers cette histoire, le roman offre une réflexion sur le devenir de la femme violentée et démontre que celle-ci n'a finalement aucune issue pour échapper à son mal-être. Si son silence et sa soumission ne font qu'empirer sa situation, la contre-offensive ne résout, elle non plus, le problème. *Nulle autre voix* ne fonctionne comme une invitation sous-jacente à reconsidérer la question de violence de manière à réfléchir sur les moyens de l'endiguer. En effet, la violence est la traduction d'un dysfonctionnement de la psyché collective qui ne peut être réparé que s'il a été suffisamment étudié.

La violence est une composante sociale essentielle qu'il importe d'interroger au même titre que les autres unités jugées plus justes (comme le folklore ou les cérémonies par exemple) en effet la violence envisagée comme une forme de communication, participe à la définition et à l'affirmation d'un « moi social » peu étudié jusqu'ici. (Larochelle, 2007 : 37)

Ce dysfonctionnement de la psyché collective évoqué ultérieurement, correspond à ce qu'appelle Bourdieu *la violence symbolique*. Celle-ci est de l'ordre des représentations et naît d'une intériorisation inconsciente d'une structuration sociale opposant un dominateur à un dominé et les individus sont socialisés de manière à reproduire à leur insu ce schéma de domination :

La violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser, ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la domination, font apparaître cette relation comme naturelle ; ou, en d'autres termes, lorsque les schèmes qu'il met en œuvre pour se percevoir et s'apprécier, ou pour percevoir et apprécier les dominants[...] sont le produit de l'incorporation des classements, ainsi naturalisés, dont son être social est le produit. (Bourdieu, 2002 : 76)

Dans la violence symbolique, la victime devient donc complice de son agresseur à son insu car elle accepte inconsciemment son ascendant c'est ce qu'on constate dans nos trois romans où le personnage féminin participe indirectement à sa propre offense en se désignant comme coupable. Sonia à maintes reprises laisse entendre que la violence de son mari est provoquée par ses écarts de la conduite normale de l'épouse. Dans *Orages*, la femme violentée tente de trouver des prétextes justifiant les agissements du mari en s'accrochant

à la notion d' « essbar » que tout son entourage lui conseille et enfin dans *Nulle autre voix*, la femme ne cautionne pas son geste et ne cherche pas à se défendre, au contraire elle s'accuse doublement et se considère comme monstre :

Les femmes ne tuent pas elles donnent la vie. C'est même leur principale fonction : génitrices. Toute tentative de sortir de ce schéma fait d'elle des monstres. Des monstres de cruauté et d'insensibilité. Des femmes hors normes. Je présente donc deux anomalies : je n'ai pas enfanté et j'ai ôté la vie d'un homme. ( Bey, 2018 : 32)

La violence symbolique apparaît ainsi intimement liée à la violence conjugale car elle structure le monde des représentations des deux conjoints faisant croire à l'un qu'il est dans son droit et à l'autre qu'il doit assumer. Bey ne manque pas de souligner cette réalité à plusieurs endroits du texte :

Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre. Du corps de l'autre. Au nom d'une supériorité légitimée par la naissance, le sexe, l'argent, la position sociale ou encore par des lois humaines ou divines. (Bey, 2018 : 200)

Très tôt, les enfants connaissent le rang qu'ils auront à tenir adultes dans la société. Les filles deviendront des épouses soumises, enfermées dans le carcan de leur foyer. Elles devront obéir à leur mari en toutes circonstances. Elles n'auront aucune autre issue. Elles pourront faire des études, travailler, mais elles resteront toujours sous la tutelle des hommes. Tout est apparence. Il est très important que tout reste dans le giron familial et marital. (Bey, 2018 : 120)

La violence symbolique qui continue de conditionner notre société empêche toute expectative sur l'évolution des rapports homme-femme dans notre société comme le conclut tristement Lacoste-Dujardin « Le chemin vers un épanouissement féminin apparaît encore long, surtout dans une conjoncture qui ne prête guère à l'amélioration des rapports entre hommes et femmes » (Lacoste-Dujardin, 2010 : 140). L'arrêt des violences conjugales et l'amélioration des rapports homme/femme ne peut donc se réaliser que si la psyché collective arrive à guérir de la violence symbolique.

## Conclusion

L'étude proposée dans cette contribution démontre que nos trois romans présentent une organisation sociogrammatique autour du couple. Ce dernier devient un point de discordance opposant discours romanesque à discours social, pour souligner des réalités souvent étouffées, afin de garder la belle image de la famille. Le discours romanesque fonctionne par conséquent, comme un réquisitoire contre les dérapages au sein du couple qui prennent les formes de violence physique, verbale ou psychologique et présente ces dernières comme symptôme d'un trouble plus large au sein de la société qui est la violence symbolique. Ce discours de désapprobation indexe un doigt accusateur à la structuration sociale qui continue d'envisager la femme comme un être inférieur l'empêchant ainsi d'occuper la fonction de partenaire dans la vie du couple. Plus que de simples œuvres mêlant témoignage, autobiographie et fiction, nos trois textes sont un appel à la reconsidération du couple comme une institution où la vie se mène à deux et non dans l'autoritarisme.

## Références bibliographiques

- BENSAHLI H. 2019. *Orges*. Frantz Fanon. Alger.
- BONN CH. 1985. *Le Roman algérien de langue française*. Presses de l'université de Montréal. Montréal.
- Bey M. 2018. *Nulle autre voix*. L'Aube. La Tour-d'Aigues.
- BOURDIEU P. 2002. *La domination masculine*. Seuil. Paris.
- DEJEUX J. 1994. *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Karthala. Paris.
- DJEBAR A. 1967. *Les Alouettes naïves*. Julliard. Paris.
- DUCHET C. 1973. «Une écriture de la socialité». In *Poétique*, n° 16, pp. 446-454. Seuil. Paris
- DUCHET C. 1979. *Sociocritique*. Nathan. Paris.
- DUCHET C. 1995. *La Méthode sociocritique, exemple d'application: le sociogramme de la guerre [en ligne]* [https://s-space.snu.ac.kr/bitstream/10371/88756/3/3.%20le%20sociogramme%20de%20la%20guerre%20\(Claude%20Duchet\).pdf](https://s-space.snu.ac.kr/bitstream/10371/88756/3/3.%20le%20sociogramme%20de%20la%20guerre%20(Claude%20Duchet).pdf) (Consulté le 03/10/2024).
- GHARBI-MECHAKRA Y. 2017. *Sonia le calvaire au féminin*, Média-plus. Constantine.
- GAUDREAU L. 1994. *Violence en héritage ? une session sur la violence conjugale au carrefour du féminisme, de la conscientisation et de la pastorale*. CEP. Québec.
- GUIDEE R. 2012. "Unsex me !" Littérature et violence politique des femmes dans Cardi C. et Pruvost G. *Penser la violence des femmes*. La Découverte. Paris. pp. 388- 399.
- LACOSTE-DUJARDIN C. 2010. *La vaillance des femmes, les relations entre femmes et hommes berbères de kabylie*. Barzakh. Alger.
- LAROCHELLE, M.H. et al. 2007. *Invectives et violences verbales dans le discours littéraire*. Presses universitaires Laval Québec.
- MICHAUD Y. (2014). Définir la violence dans *Les Cahiers dynamiques*. N° 60. Prévention et gestion de la violence. Erès. Toulouse. pp. 30-36.
- OUALI Kh. et DAHOU F. 2023. « La représentation du personnage féminin au sein du couple algérien dans Les enfants du nouveau monde d'Assia Djebar ». In *Multilinguales* [En ligne], 19/2023. <https://doi.org/10.4000/multilinguales.9779> (Consulté le 23/05/2024).
- BRAUD Ph. « Notion de violence ». In *Universalis*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/violence-notions-de-base/> (Consulté le 15/03/2023).